

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [6] (1903)

Heft: 21

Artikel: Le musée Victor Hugo

Autor: Rodin

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

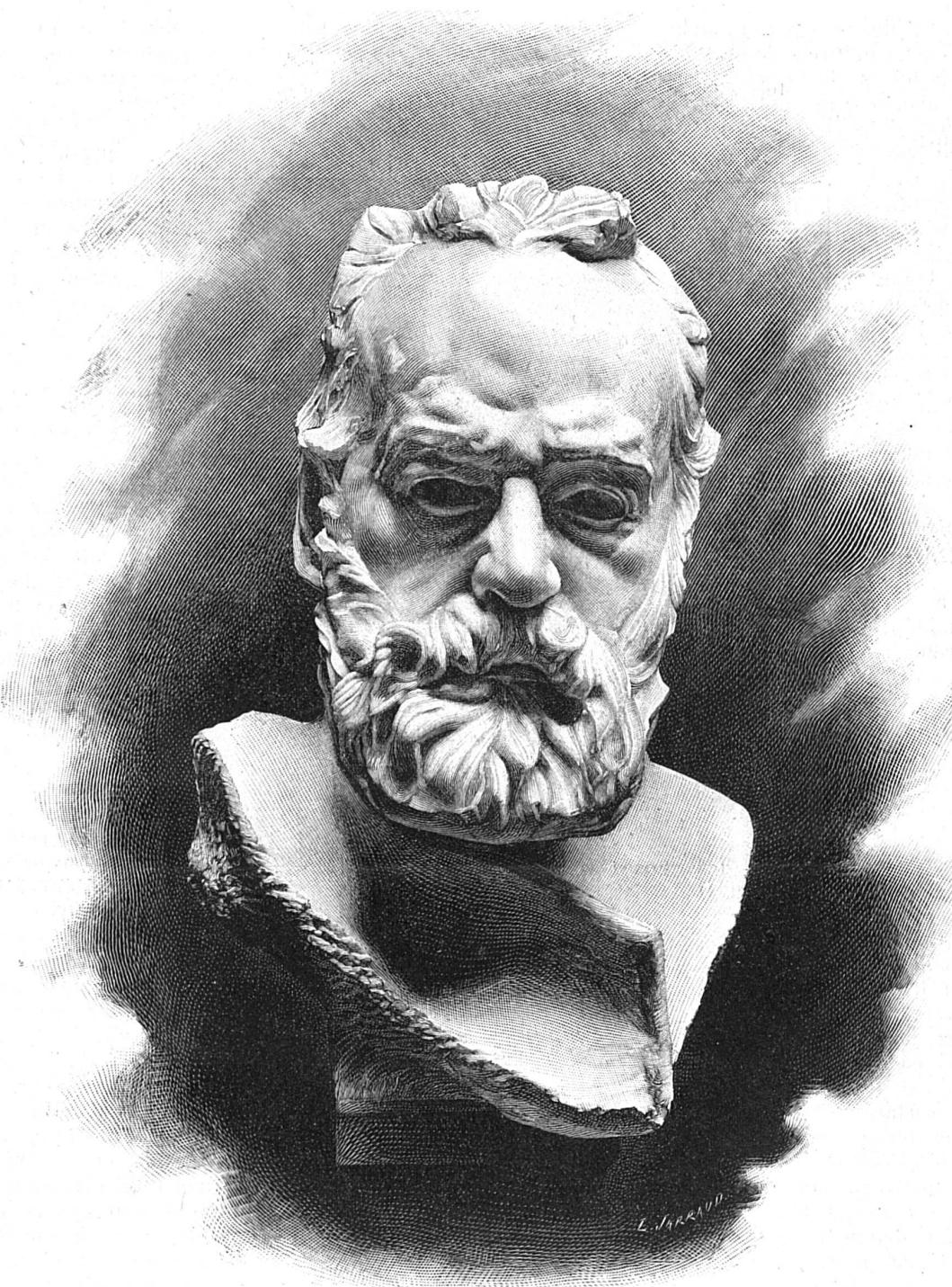
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Victor Hugo, par Rodin

LE MUSÉE VICTOR HUGO

Il n'était pas trop tôt que l'on se décidât enfin à inaugurer le musée Victor Hugo. Combien de fois, en effet, la cérémonie n'a-t-elle pas été remise !

Elle devait avoir lieu le 26 février. Elle fut renvoyée aux derniers jours de mars, l'installation n'étant pas terminée. Avril arriva sans que l'inauguration projetée fut un fait accompli. Et l'on parla d'ouvrir le musée pour la Quasimodo. Sans l'activité et l'énergie de M. Paul

Maurice, le robuste vieillard, ami de Hugo, qui travaille sans relâche depuis plusieurs mois à l'installation du musée, on aurait pu attendre des mois encore, des années peut-être.

Le musée, qui commémore le grand poète mieux que toutes les statues et tous les bustes, renferme la bibliothèque de Victor Hugo, les manuscrits de l'illustre écrivain et des dessins, au nombre de cinq ou six cents.

Quelques-uns sont des plus remarquables et témoignent de magnifiques dons naturels de l'auteur de la *Legende des Siècles*, à la fois poète de génie, prosateur de premier ordre et artiste dans toute l'acception du terme.

On trouve aussi dans ce musée des meubles que Victor Hugo construisit de toutes pièces, divers objets familiers qui nous font pénétrer dans la vie intime du plus grand homme peut-être du dix-neuvième siècle.

Enfin la collection des œuvres picturales inspirées à de grands artistes par l'œuvre de Hugo, orne le musée. Et elle n'en est pas un des moindres attraits aux yeux des amateurs comme aux yeux du public.

Parmi les autographes rassemblés là, on peut voir celui que nous reproduisons ici, cet autographe est un fragment de généalogie.

* * *

On sait que le musée est installé au n° 6 de la place des Vosges actuelle (ancienne place Royale), qui, non loin de la Bastille et de la rue de Rivoli, a conservé sa noble physionomie de jadis, avec ses arcades et ses vastes hôtels.

La maison portant le n° 9 de la place Royale avait été l'Hôtel Guéménée.

En 1833, Victor Hugo, alors dans sa trente-troisième année, y loua un appartement au deuxième étage. Tout près de là, au n° 8, habitait Théophile Gautier, le fameux auteur d'*Emaux et Camées*.

Ce logis, où Victor Hugo resta plus de quinze ans, de 1833 à 1849, se composait d'une vaste antichambre, ornée de splendides tapisseries et d'objets d'art, d'une salle à manger, meublée d'armoires, de bahuts, de tables et de chaises datant du quinzième siècle. Le salon n'avait pas un caractère moins étrange avec sa haute cheminée habillée de tapisserie, sa chaise de bois sculpté, ses tableaux et le buste de Victor Hugo, un buste gigantesque taillé dans le marbre

par David d'Angers. Le cabinet de travail du poète, auquel on accédait par de mystérieux corridors, était un sombre réduit qui avait pour principal ornement une fenêtre en ogive garnie de vitraux.

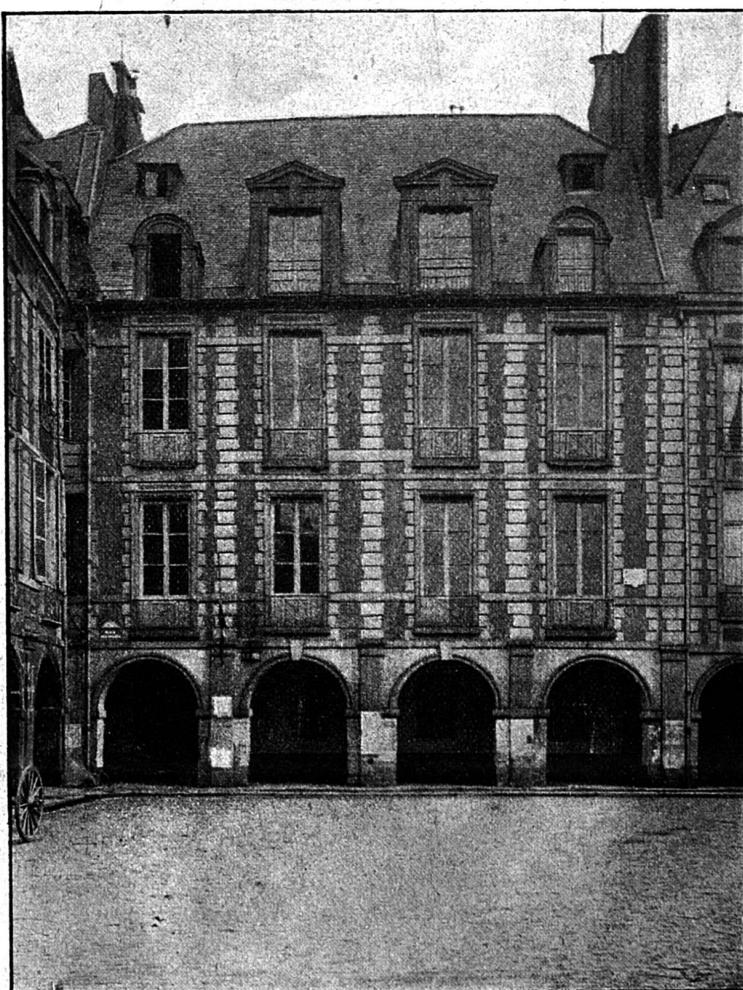
Rappelons que, en juin 1848, l'hôtel Guéménée fut envahi par les insurgés. Le fils du poète, François-Victor Hugo a raconté cet épisode dans le journal *Paris* publié par Albert Lacroix en 1867 :

« Ces hommes, noirs de poudre, encore tout frémissants de leur douloureuse victoire, qui venaient de faire prisonniers mille braves de l'armée d'Afrique, rentrèrent chez le législateur qui, obéissant à un rigoureux devoir, les combattait alors, et, à ce moment même, faisait canonner le drapeau blanc arboré sur une barricade de la rue Boucherat.

« Chez cet adversaire d'un jour qu'ils pouvaient croire leur ennemi, ils entrèrent sur la pointe des pieds, la casquette à la main, parlant à voix basse, comme s'ils craignaient de troubler le calme de cette demeure vouée depuis quinze ans au recueillement et à la méditation. Ils traversèrent l'antichambre, la salle à manger, le salon, les chambres à coucher, regardant,

sans y toucher, les objets d'art et de luxe qu'ils rencontraient là et qui leur appartenaient pourtant de par les lois de la guerre.

« Ils pénétrèrent aussi jusqu'à un cabinet éclairé par des vitraux gothiques où mille papiers épars, livrés à leur merci, pouvaient tenir leur curiosité. Leur scrupuleuse discréption respecta tous ces fragiles mystères. Seul, un gamin, plus hardi que les autres, s'assit un moment dans le fauteuil vide placé devant la table de travail et put lire le nom : *Gavroche*, écrit par l'hôte absent sur la page d'un manuscrit inachevé. Cette visite faite, tous se retirèrent et jamais la maison de la place Royale ne fut mieux gardée que par ces misérables triomphants. »



Le musée Victor Hugo, place des Vosges



Victor Hugo en 1830

L'ancien appartement de Victor Hugo s'était transformé par la suite. La salle à manger était — avant l'installation du musée — devenue une salle d'école. Le cabinet de travail avait disparu pour faire place à un large escalier.

Il y aurait un curieux article à faire sur les maisons habitées, à Paris seulement, par Victor Hugo, mais ce n'est pas ici le lieu de tenter ce travail.

Bornons-nous à dire que, en 1849, lorsqu'il quitta l'hôtel de la place des Vosges, Victor Hugo alla loger très loin, au n° 37 de la rue de la Tour d'Auvergne, à quelque distance de la barrière des Martyrs, au-delà de laquelle commençait la campagne qui, semée de gargotes et de cabarets, séparait alors Paris du village de Montmartre. De cette maison il ne reste plus rien aujourd'hui; il n'y a même plus, rue de la Tour d'Auvergne, de n° 37.

Personne n'ignore qu'en décembre 1851, Victor Hugo dut abandonner ce logis pour prendre le chemin de l'exil et qu'il séjourna des années à Jersey, puis à Guernesey, puis à Bruxelles.

Victor Hugo occupait à Guernesey une magnifique propriété appelée Hauteville-House.

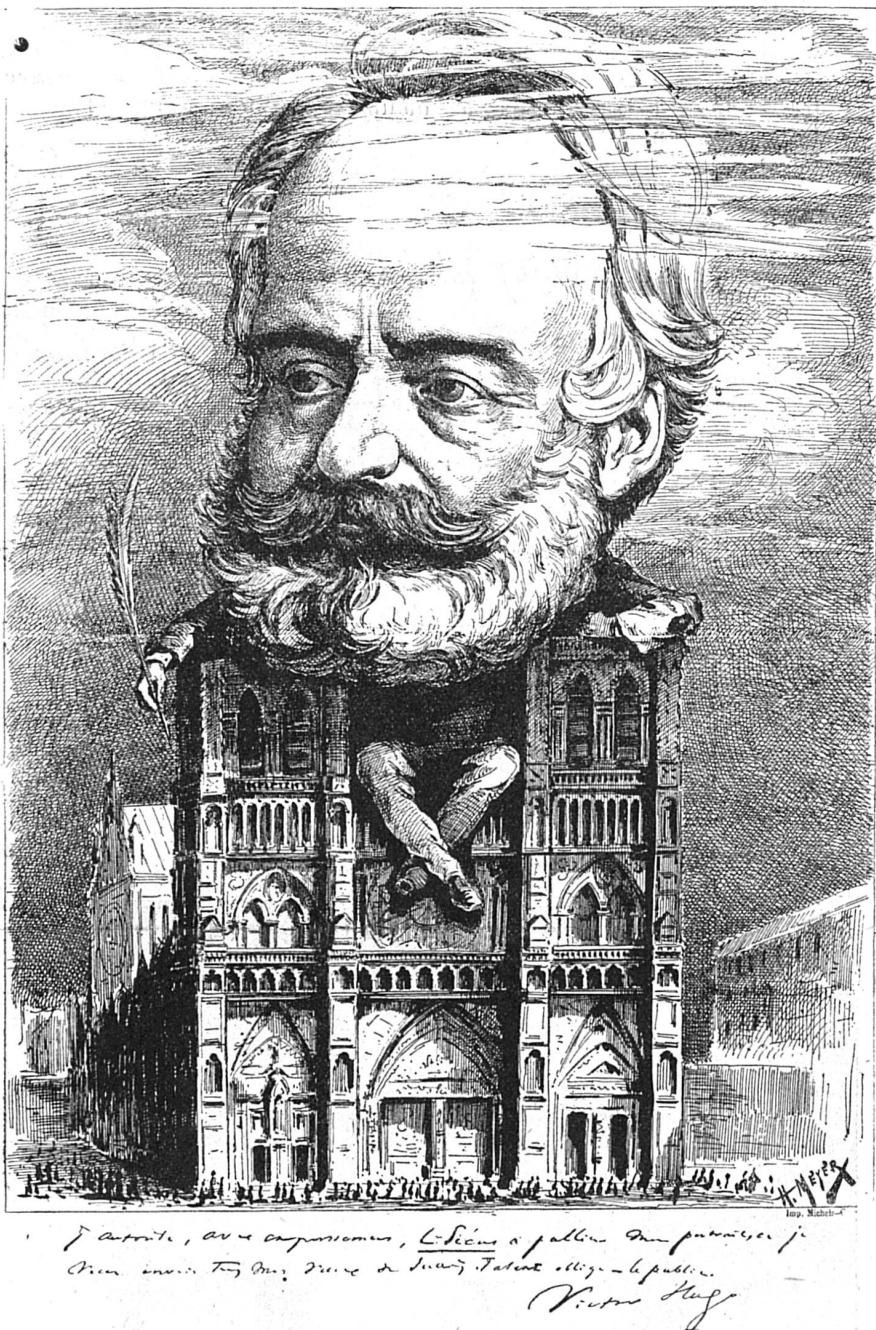
Il avait réuni là, dans un cadre merveilleux les plus beaux meubles de l'hôtel de la place Royale et du pavillon de la rue de la Tour d'Auvergne, sans compter ceux qu'il avait achetés depuis l'exil. Tout le second étage formait une salle d'apparat comme il en existait dans les grands châteaux féodaux. La bibliothèque contenait des livres magnifiques et entre autre une édition des livres du poète, illustrée de dessins de lui et reliée en parchemin doré. Sur une table, quatre enciers — ceux de Lamartine, de George Sand, d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo — étaient réunis sur le même socle.

Une des pièces des plus curieuses de Hauteville-House, la plus gaie et la plus vivante, était le *look-out*, cabinet de travail vitré, avec un pupitre fixé au mur dans un des coins. De là on apercevait la mer, on entendait le fracas des flots qui se brisaient sur les rochers.

Il ne rentra à Paris qu'après la proclamation de la République, en 1870, s'installa rue de la Rochefoucauld, puis au n° 21 de la rue de Clichy.

Victor Hugo ne partit de là que pour aller habiter la maison où il devait mourir, avenue d'Eylau, n° 124.

Ce pavillon (nous en donnons ici une reproduction), appartenait à la famille de Lusignan; il communiquait



Victor Hugo en 1868

avec un pavillon contigu où logeait M. Lockroy, beau-père de Georges et Jeanne Hugo, les petits-enfants si chérirs du poète. Le petit hôtel de l'avenue d'Eylau, avec ses deux étages, sa marquise et sa porte vitrée, ne différait en rien, extérieurement, des villas luxueuses mais assez banales qui abondent dans la banlieue de Paris. Toutefois le jardin, dessiné à l'anglaise, était très beau, plein d'ombrage, orné de pelouses et de corbeilles de fleurs; il y avait même un ruisseau qui n'avait pas l'air trop artificiel.

La chambre de Victor Hugo était au premier étage; il s'y éteignit doucement le 22 mai 1885, au mois des fleurs, au mois des roses, ainsi qu'il l'avait toujours souhaité.

Sophie, comtesse Hugo
née en 1780
mort le 27 juillet 1821

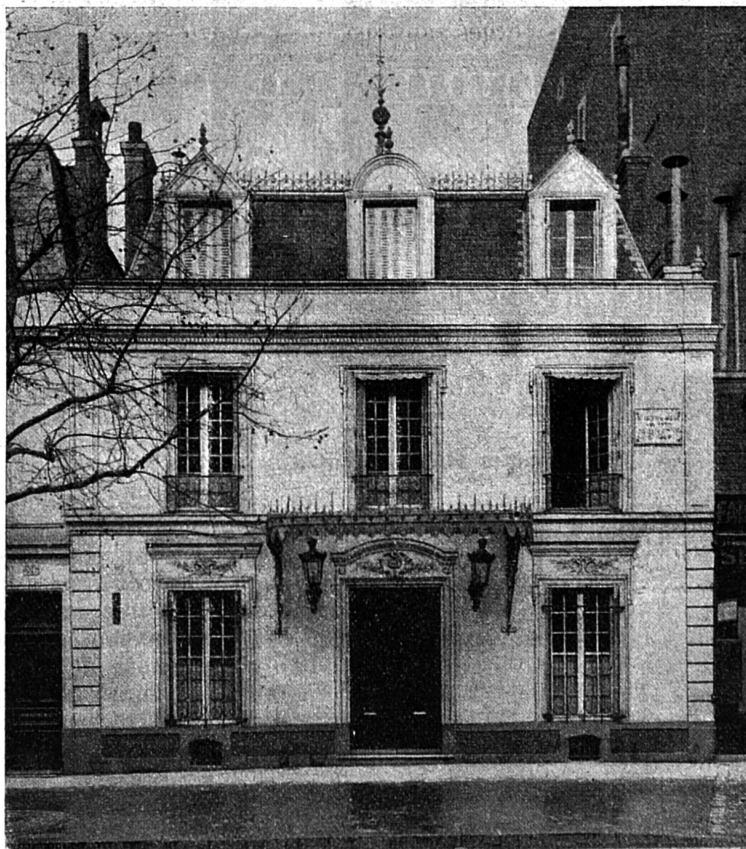
Eugène, vicomte Hugo
né en 1809
mort en 1836

Charles Hugo
né le 4 novembre 1826
mort le 13 mars 1871

né le 31 mars 1867, mort 1868

François-Victor Hugo
né le 28 octobre 1828
mort le 26 décembre 1873

Autographe inédit de Victor Hugo (fragment de généalogie)



Maison de l'avenue d'Eylau où est mort Victor Hugo
le 22 mai 1885

Nouvelles à la main

Crétinot, en visite chez un peintre illustre, insiste pour obtenir une petite esquisse, quoi que ce soit.

— Mais je n'ai pas grand'chose, déclare l'artiste.

Et Crétinot :

— Ça m'est égal ; donnez-moi une petite saleté... Pourvu qu'elle soit signée, ça me suffit.

* * *

Points de vue différents :

— Voyez-vous cet homme qui passe là, son chapeau à la main, et qui a la tête complètement chauve ? dit un client sur le seuil de la porte d'un coiffeur. Il a la tête étonnamment faite pour les affaires.

— Pour les siennes, possible, mais pas pour les miennes, répliqua l'artiste en cheveux.

* * *

Un soldat demande une permission à son capitaine.

— Pourquoi voudriez-vous aller chez vous ? interroge ce dernier.

— Mon capitaine, c'est... rapport à la foire...

— La foire ?... Caporal Plumard, vous me collerez cet homme à l'infirmerie !

